

Texte source de Claudien + Eloges de Rome

Texte de Jules Ferry + affiches de propagande colonialiste

Pb : la propagande en faveur de l'impérialisme romain (antiquité) et du colonialisme européen (époque contemporaine) utilise-t-elle les mêmes images et les mêmes arguments ?

A la fin du IV<sup>e</sup> s. apr.JC, un texte de Claudien dédié au régent de l'Empire romain d'Occident, Stilichus, reprend l'essentiel des procédés épidiectiques de la propagande impérialiste en usage depuis Virgile. Ces images poétiques ne sont pas sans rappeler certaines affiches colonialistes, en particulier celles qui fleurissaient à l'époque de l'Exposition coloniale de Vincennes en 1931. On peut donc se demander si la propagande colonialiste contemporaine du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle ne fait que prolonger le discours impérialiste romain, ou s'il ne faut pas se méfier des anachronismes en mettant en évidence des différences plus essentielles.

## I/ DES SIMILITUDES ENTRE LES DEUX DISCOURS

### A/ Un même paradoxe assumé : imposer la paix par la conquête

1. Au livre VI de *l'Enéide*, Enée descendu aux Enfers a la révélation de toute sa descendance, au centre de laquelle brille Auguste, dont l'intervention fera revenir l'Age d'Or sur terre. Virgile, par la voix d'Anchise, assigne alors au peuple Romain sa vocation sur terre : « Quant à toi, Romain, souviens-toi de **gouverner les peuples en les soumettant** à ton *imperium*. Telle sera ta politique (« **haec tibi erunt artes** ») : imposer la pratique de la paix, épargner ceux qui se soumettent et dompter les orgueilleux. » Dans ce programme, coexistent paradoxalement une intention pacificatrice affichée et un moyen contraignant d'y parvenir : les termes « regere imperio », « imponere », « subjectis » et « debellare superbos » constituent un champ lexical massif de la domination.

2. Au milieu du II<sup>e</sup> s. apr. JC, *l'Eloge de Rome* d'Aelius Aristide, écrit en grec mais prononcé à Rome, confirme cet usage de la force : « Vous avez séparé en deux groupes tous ceux qui étaient en votre pouvoir [...] Pour le reste, vous l'avez soumis et réduit à l'obéissance. » Deux siècles plus tard, dans le texte de Claudien, toute la partie centrale est consacrée à la série de guerres de conquête menées par Rome, à coup de batailles innombrables (« innumeras pugnas »). Le champ lexical de la guerre est ici important : « caperet », « obsideret », « prosterneret », « aciem mittebat », « vincendos » témoignent d'une politique agressive et expansionniste systématique, qui se poursuit alors même que Rome est en danger, par exemple pendant la deuxième guerre Punique.

3. De même, lors de l'allocution de Jules Ferry devant l'Assemblée nationale, le 28 juillet 1885), le paradoxe d'une civilisation imposée à des peuples qu'il faut soumettre s'exprime

- dans le discours rapporté : « M. Camille Pelletan [...] dit : « Qu'est-ce que cette civilisation **qu'on impose à coups de canon** ? [...] Vous allez chez elles contre leur gré ; vous les violentez ».
- dans le discours de Jules Ferry lui-même lorsqu'il vante la « bonne fortune pour ces malheureuses populations de l'Afrique équatoriale de **tomber sous le protectorat** de la nation française. »
- dans l'objection d'un député : « Pas par la conquête ! », à laquelle répond Jules Ferry en reprenant (consciemment ?) l'expression même de Virgile : « Grande par **les arts de la paix**, comme par la politique coloniale. »

TR : Ainsi, la politique impérialiste romaine et la colonisation européenne prétendent-elles faire le bonheur des peuples malgré eux s'il le faut, dans un discours qui affiche un sentiment de supériorité et un ethnocentrisme sans complexe.

## **B/ La même image d'une expansion ethnocentrique**

1. L'image d'une expansion centrifuge, partant du centre qu'est l'Urbs, Rome, vers la périphérie, est la matrice de l'éloge de Claudien qui constitue notre texte support. En témoigne en particulier cette phrase de trois vers : « Haec est exiguis quae finibus orta tetendit / in geminos axes parvaque a sede profecta / dispersit cum sole manus » : « C'est elle qui, née dans des frontières étroites ; s'est étendue vers les deux pôles du monde et qui, partie d'un petit siège, a déployé ses forces en suivant le soleil. » Dans cette phrase épique

- s'opposent le point de départ et le point d'arrivée, caractérisés par une différence considérable d'échelle : « exiguis » et « parva » s'opposent à l'image des pôles du monde et à la course du soleil.
- tandis que les trois verbes de mouvement « tetendit », « profecta » et « dispersit » permettent d'effectuer le lien entre ces deux points, en suggérant un mouvement d'expansion ininterrompu.

2. Jules Ferry reprend ce motif dans son discours de 1885 : « Tout cela rayonne dans un cercle qui s'étend jusqu'aux extrémités du monde. » Et cette image de l'expansion du centre vers la périphérie trouve son équivalence plastique dans l'huile sur toile réalisée par B. Milleret peu avant l'Exposition coloniale de 1931 : entourée d'un halo bleu, blanc, rouge, la France, telle un soleil, lance ses rayons vers toutes ses colonies, sur un planisphère à l'échelle de la planète, atteignant dans un mouvement hyperbolique la totalité des continents, Amérique, Afrique, Extrême-Orient et Océanie.

TR : Cette **métaphore du soleil** engendre d'autres images qui lui sont liées par les mêmes connotations valorisantes et facilement spectaculaires :

## **C/ Un même tableau idyllique**

1. Ce **motif de la lumière** est d'ailleurs récurrent dans la plupart de ces textes et documents iconographiques :

- Pline l'Ancien, dans sa présentation élogieuse de Rome au milieu du I<sup>er</sup> s. apr. JC, évoque une terre « choisie par la providence des dieux pour rendre le ciel lui-même plus brillant » et affirme qu'on « est ébloui par la gloire de tant de lieux ».
- Plus tard, Claudien développe tout un champ lexical connotant la divinité et la brillance de la Ville en vantant sa « beauté », « léclat de son or » et ses « toits qui rivalisent avec les astres tout proches ».
- En 1885, Jules Ferry insiste plusieurs fois sur le « rayonnement » des institutions qui vont apporter « plus de lumière » aux peuples colonisés.
- Et sur une page-titre de l'*Almanach du Petit colon algérien*, c'est une lumière générale qui baigne un paysage méditerranéen, au ciel bleu, au premier plan duquel un colon assis a besoin d'un chapeau pour se protéger du soleil qui baigne un paysage blond, avec des épis de blé qui complètent le tableau.

2. De manière plus générale, le tableau que brossent ces textes ou ces images de propagande est celui d'un **mode de vie idyllique**, caractérisé par l'abondance, la simplicité naturelle ou au contraire le bonheur tranquille du luxe.

- Dans son *Eloge de Rome*, Aelius Aristide brosse un tableau hyperbolique de l'abondance des productions de toutes les provinces de l'Empire qui convergent vers Rome et en font un véritable paradis d'une consommation mondialisée.
- Et l'affiche de l'*Almanach du Petit colon algérien* dessine un paysage radieux, où constructions humaines et nature se fondent harmonieusement, où les communications semblent faciles, avec des ports et des chemins de fer, où la vie patriarcale est douce, avec de la vigne et des fleurs d'arbres fruitiers en abondance : une sorte de petit paradis sur terre.

TR : La propagande impérialiste romaine antique et colonialiste contemporaine se rejoignent donc sur la mise en évidence d'une paix tranquille, cadeau généreusement accordé au monde entier par une puissance à la mission civilisatrice. Peut-on pour autant totalement confondre les deux périodes et considérer qu'il n'y a « rien de nouveau sous le soleil » ?

## II/ TROIS DIFFÉRENCES MAJEURES

### A/ Monopole / concurrence des grandes puissances

1. La plupart des textes vantant l'impérialisme romain étant écrits après les guerres civiles, alors que Rome domine sans conteste la totalité du « Mare nostrum », il n'y est plus question de sa rivalité avec d'autres impérialismes, comme celui de Carthage, autrement que par sa victoire. C'est ce à quoi fait allusion Claudien, lorsqu'il prétend que, même après la Trébie et Cannes, Rome envoyait déjà une armée en Hispanie (pour prendre Hannibal à revers) ; de fait, Claudien rappelle que Rome a abattu le Punique : « prosterneret aequore Poenum ». Dans tous les textes du I<sup>er</sup> au IV<sup>e</sup> siècle, l'impérialisme de Rome ne subit donc **plus aucune concurrence** et peut se déployer librement, selon un discours providentialiste qui le présente comme une chance donnée au monde, une sorte de mission universelle.

2. Au XIX<sup>e</sup> siècle au contraire, les puissances européennes sont en concurrence les unes avec les autres, chacune agrandissant son propre empire colonial. C'est ce sur quoi insiste Jules Ferry : la France est en quelque sorte **obligée de s'aligner sur la concurrence**, sous peine de perdre son rang de grande puissance et de subir une forme de dégradation à la fois politique, économique et géopolitique : « Dans l'Europe telle qu'elle est faite, dans cette concurrence de tant de rivaux que nous voyons grandir autour de nous [...] la politique de recueillement ou d'abstention, c'est tout simplement le grand chemin de la décadence ! [...] Il faut que notre pays se mette en mesure de faire ce que font tous les autres, et, puisque la politique d'expansion coloniale est le mobile général qui emporte à l'heure qu'il est toutes les puissances européennes, il faut qu'il en prenne son parti. » En d'autres termes, la politique coloniale est en quelque sorte une nécessité vitale, presque une fatalité, quoiqu'on en pense par ailleurs sur le plan éthique, ce qui est un argument commode pour se dédouaner du traitement réservé aux peuples colonisés.

TR : Le point de vue est donc inverse : là où l'impérialisme romain revendique librement son expansionnisme, le colonialisme présenté par Jules Ferry s'en excuse presque, tout en alléguant qu'il ne peut faire autrement.

### B/ Commerce centripète / centrifuge

1. Dans son *Eloge de Rome*, Aelius Aristide dresse une liste enthousiaste des productions du monde entier qui convergent vers Rome dans un mouvement incessant : « De chaque terre et de chaque mer, on apporte tout ce que font pousser les saisons et tout ce que produisent les différents terroirs, les fleuves, les lacs, ainsi que les arts des Grecs et des barbares : si bien que celui qui voudrait avoir une vue de tout cela doit ou bien voyager partout dans le monde habité pour procéder à l'observation, ou bien rester dans cette cité. » L'impression d'ensemble est que les provinces tout autour produisent en abondance ce qui est ensuite consommé essentiellement au centre de la toile, à Rome : « Tout converge ici, activités de commerce, de navigation, d'agriculture, d'extraction minière, tous les arts qui existent ou ont existé, tout ce qui est engendré et tout ce qui naît du sol. » Même si le « mare nostrum » est un espace d'échanges transversaux, son unité lui est donnée par son centre.

2. Au contraire, dans un discours colonialiste comme celui de Jules Ferry, la logique commerciale est inverse. La production est essentiellement européenne, mais la consommation doit être mondialisée, à cause de « ce besoin de plus en plus impérieusement senti par les populations industrielles de l'Europe et particulièrement de notre riche et laborieux pays de France, le besoin de débouchés. » **Les conditions économiques sont donc radicalement différentes** : alors que dans l'antiquité la production est surtout agricole ou artisanale, et diversifiée en fonction des territoires, à l'époque contemporaine au contraire les grandes puissances européennes bénéficient de la révolution industrielle mais sont soumises à « la concurrence, la loi de l'offre et de la demande, la liberté des échanges, l'influence des spéculations » : elles sont donc conduites à trouver de nouveaux marchés d'exportation pour écouler leurs productions.

### C/ Intégration / paternalisme sur fond de racisme

Cependant la plus grande différence dans les discours impérialiste antique et colonialiste contemporain réside dans une perception radicalement différente de l'Autre, l'Etranger.

1. Dans l'antiquité, on constate dès les textes du I<sup>er</sup> siècle une volonté affichée de « réunir les empires dispersés, adoucir les mœurs, rapprocher par la communauté du langage les idiomes discordants et sauvages de tant de peuples, donner aux hommes la faculté de s'entendre, les policer, en un mot devenir la patrie unique de toutes les nations du globe. » (Pline l'Ancien). Ce désir d'unifier l'espace conquis par **une intégration des peuples** est une constante de la politique du principat, par l'attribution graduelle puis élargie de la citoyenneté et par une romanisation systématique, mais avec le souci de respecter chaque fois que possible les structures politiques, municipales, économiques, les cultures et même les religions, ne serait-ce que par pragmatisme, comme le souligne très bien Aelius Aristide : « Il n'est pas besoin de garnisons dans leurs acroïses car partout, les hommes les plus importants et les plus puissants gardent pour vous leur propre patrie. »

Cette notion de délégation d'une partie de l'ordre public aux élites et de concitoyenneté universelle est nettement mise en avant par Aelius Aristide autant que par Claudien. On trouve en effet dans leurs textes des expressions similaires qui globalisent les peuples concernés : « l'ensemble du monde civilisé », « tout se trouve ouvert à tous : il n'est personne digne du pouvoir ou de la confiance qui reste un étranger » (Aelius Aristide). « C'est elle seule [Rome] qui a reçu dans son sein les vaincus et qui a recueilli le genre humain sous un nom commun, comme une mère, pas une maîtresse [...] L'étranger vit dans ses provinces comme chez lui. » Ainsi, Rome affiche-t-elle nettement l'intention d'intégrer tous les hommes libres dans une communauté de vie et de culture universelle, parfois jusqu'au syncrétisme, **sans distinctions de races**, sans discrimination autre que celle qui « fait passer la ligne de partage entre les Romains et les non-Romains ». Cet égalitarisme s'accommode de l'esclavage, bien entendu, puisqu'il ne concerne que des hommes libres, mais présente une différence considérable par rapport au discours colonialiste du XIX<sup>e</sup> siècle :

2. Dans son discours en effet, Jules Ferry utilise explicitement **des arguments que nous pouvons qualifier de racistes et de paternalistes**. La ligne de partage s'établit pour lui entre « ces populations de race inférieure » et « les races supérieures », qui « ont le devoir de civiliser les races inférieures ». En Inde par exemple, « il y a aujourd'hui infiniment plus de justice, plus de lumière, d'ordre, de vertus publiques et privées depuis la conquête anglaise qu'auparavant. » Dans le prolongement de ce discours paternaliste, le tableau de Milleret en 1931 est intitulé : « C'est avec 76900 hommes que la France assure la paix et les bienfaits de la civilisation à ses 60 millions d'indigènes. » Les illustrations de la mappemonde renforcent l'idée que lesdits indigènes sont à moitié nus, simplement habillés de pagnes, ou oisifs comme en Algérie, occupés à fumer leur narghilé, mais que grâce aux techniques, bateaux transatlantiques (Milleret) ou chemins de fer (*Almanach du Petit Colon algérien*), ces populations défavorisées à l'origine bénéficieront de conditions de vie qu'elles n'auraient jamais eues si elles n'avaient pas eu la chance d'être un jour colonisées. Ainsi, ce discours est-il profondément inégalitaire et n'envisage-t-il pas du tout, à l'inverse du discours antique, que les cultures locales puissent être intéressantes et enrichir les colonisateurs autrement que sur un plan strictement matériel. Le seul point important est que chaque grande puissance tienne son rang sans déchoir vis-à-vis de ses concurrentes. Sa puissance se mesurera au nombre d'indigènes qu'elle gouverne, et aux kilomètres carrés de superficie de terres qu'elle possède. Mais il n'est absolument pas question de tenter de retrouver l'état qui concluait l'éloge de Claudien : « Nous formons tous sans exception une même nation », « cuncti gens una sumus. »